

ANANDA DEVI

# LE SARI VERT

roman

*nrf*

GALLIMARD





## DU MÊME AUTEUR

### *Romans, recueils de nouvelles*

SOLSTICES, Regent Press, 1977.

LE POIDS DES ÊTRES, Éditions de l'Océan Indien, 1987.

RUE LA POWDRIÈRE, Nouvelles Éditions Africaines, 1989.

LE VOILE DE DRAUPADI, L'Harmattan, 1993.

LA FIN DES PIERRES ET DES ÂGES, Éditions de l'Océan Indien, 1993.

SOLSTICES (nouvelle édition), Éditions Le Printemps, 1997.

L'ARBRE FOUET, L'Harmattan, 1997.

MOI, L'INTERDITE, Éditions Dapper, 2000.

PAGLI, Éditions Gallimard, « Continents noirs », 2001.

SOUPIR, Éditions Gallimard, « Continents noirs », 2002.

LE LONG DÉsir, Éditions Gallimard, « Continents noirs », 2003.

LA VIE DE JOSÉPHIN LE FOU, Éditions Gallimard, « Continents noirs », 2003.

ÈVE DE SES DÉCOMBRES, Éditions Gallimard, 2006.

INDIAN TANGO, Éditions Gallimard, 2007.

LE SARI VERT



ANANDA DEVI

# LE SARI VERT

roman

*nrf*

GALLIMARD





Je ne suis pas l'apôtre du dire poli. Je ne souscris pas à l'hypocrisie de ces belles et vides formules dont notre époque est si friande. Je ne suis ni jeune, ni riche, ni faible, ni gentil, ni femme, ni blanc, ni noir, ni pauvre, ni affamé, ni obèse, ni beau, ni contrefait, ni minorité brimée, ni majorité insensible, ni politicien hâbleur, ni prophète apocalyptique, ni mère Teresa, ni Berlusconi — bref, ni le meilleur, ni le pire.

Je suis un homme, et je suis en voie de disparition.

Je suis vieux et je suis en voie de décomposition.

Si vous souhaitez des joyeuseries, passez votre chemin. Si vous pensez sortir d'ici le ventre grouillant de bons sentiments, vous vous êtes trompé de porte.

Gens qui criez trop fort sans avoir rien à dire, écoutez-moi si vous le voulez ou bien foutez le camp.

Tout cela m'indiffère.



J'ai entendu sa voiture qui gravissait la côte ; bruit éploré, reconnaissable de loin, de la vieille guimbarde dont elle est fière par une sorte de snobisme à l'envers et qu'elle conduit en apnée, étroitement enroulée autour de son volant.

Elle a sonné à la porte, plusieurs fois, impatiente d'entrer. Je ricane. Elle ne sait pas ce qui l'attend. D'ailleurs, l'autre abrutie, celle qui l'a appelée, ne s'y méprend pas. Elle tarde à ouvrir, traîne ses pantoufles et son maigre corps inerte quelque part dans la maison suffoquée de silence, derrière les cloisons grouillant de termites. L'impatiente piaffe sur le perron venteux.

Enfin, elle se décide à ouvrir. J'imagine leur baiser honteux, les pommettes proéminentes entrechoquées. Les regards, eux, ne se rencontrent pas : elles sont si habiles à se fuir. Maintenant, la vieille s'efface pour laisser entrer la jeune. Enfin, la jeune, elle a ses quarante ans passés, j'en suis à peu près sûr, je ne me souviens plus de sa date de naissance mais elle doit avoir au moins ça sur le dos. Quant à l'autre, elle doit avoir soixante-deux, soixante-trois. Qu'importe ? Elles sont toutes deux bien plus vieilles que moi, qui ai à peine quelques rides, tous mes cheveux, toutes mes dents et

plus d'intelligence dans un seul poil qu'elles n'en ont jamais eu dans toute leur masse de chair décomposée.

Et voici venu le temps des messes basses ! Ça n'a pas son pareil pour chuchoter comme si ça veillait en permanence un mort. Ça chuchote de honte, ça chuchote de peur, ça chuchote de colère, ça chuchote de tous les secrets dont ça a besoin pour se croire important. Ces secrets qui les engrossent de flatulences sont leur monnaie d'échange contre l'ennui :

Pourquoi m'as-tu appelée ? dit l'une, frémissante d'anticipation nerveuse.

Je ne pouvais pas te le dire au téléphone, murmure l'autre.

Me dire quoi ?

Il est là.

Qui, il ?

Tu le sais bien.

Fin de conversation. Silence. Goutte de sueur égarée dans la moustache de l'une. Un peu de temps soustrait à la vacuité de l'autre. La moins vieille a pâli. Elle ne pensait pas que sa mère, après tout ce temps, l'aurait appelée pour cette raison. Se retrouver pour ça, pour « il », pour celui qu'on n'a pas besoin de nommer, non, elle ne s'y attendait pas, ayant nourri on ne sait quels rêves de réconciliation en route, les mains moites et tremblantes sur le volant de sa casserole. Elle croyait que sa mère voulait renouer avec elle. Perdu ! Ta mère ne veut pas renouer avec toi ; elle veut juste que tu l'aides à faire face à ce père qu'elle n'a pas su mériter.

Tu seras toujours, tu vois, celle que l'on appelle en dernier recours.

Le silence dure. Je ne les entends même plus chuchoter. Qu'est-ce qu'elles manigancent ? Que peuvent-elles bien se dire de l'autre côté de la porte, me laissant macérer dans cette

chambre close ? Elle aurait pu me donner la sienne, de chambre, mais non, même pas, c'est la chambre d'amis, celle des amis qui ne viennent jamais et dont l'absence remplit la pièce de mépris, et elle me dit, la bouche en pointe, les narines étrécies, les toilettes ne sont pas loin, comme si j'en avais la force, comme si je devais lui rappeler qu'un grabataire, ça ne sort pas du lit, on prend soin de lui et de ses besoins, il a assez vécu, assez donné, maintenant il reçoit !

La colère réveille un goût de fiel dans ma bouche. J'ai envie de cracher. Dédaignant la boîte de mouchoirs en papier à côté de mon lit, je me racle la gorge bien profondément et expulse un globe de glaire verdâtre. Quand elle viendra, elle n'aura plus qu'à se pencher et essuyer. Si toutefois elle arrive à y voir quelque chose.

Le vent a arraché les feuilles des camphriers et les a collées à la fenêtre, masquant la rare lumière. La ville de Curepipe est bien la seule du pays à connaître un automne permanent. Il n'y a qu'elle pour vivre dans un endroit qui refuse aussi obstinément le soleil tropical. Il pleut tout le temps, il fait froid, l'humidité entre par tous les pores, vous moisit la chair, vous imprègne de vert-de-gris, vous fait pousser des champignons entre les orteils. Je ne serais pas venu ici si j'avais pu me réfugier ailleurs. Mais il n'y a plus qu'elle ; elle, avec ses yeux clairs en croissant de lune, ses yeux de chatte qui lui ont valu le surnom de Kitty quand elle était enfant. Tous la trouvaient jolie avec son visage triangulaire aux traits presque chinois (alors que nous sommes de bonne souche indienne). Je souriais quand on disait cela. Dès que nous étions seuls, je m'empressais de la détromper : ils disent ça pour me faire plaisir, lui rappelais-je. Ils disent ça parce que tu n'as pas de mère. En réalité tu n'es pas belle. Tu es différente. Tu es monstrueuse. Personne n'a les yeux de cette

couleur ni de cette forme dans la famille. Je ne sais pas d'où tu sors. Ils devraient plutôt t'appeler la Chinetoque.

La consternation ruinait son visage. La honte emplâtrait sa bouche. Je lui disais alors, Kitty, Kitty, Kitty, viens ma chatte, viens sur les genoux de Papa. Et elle soupirait, elle tremblait, elle s'approchait.

Son vrai prénom est Kaveri Bhavani. À sa naissance, sa mère s'était longuement penchée sur des livres anciens pour sortir cette chose imprononçable. Elle l'appelait Kaveri Rani, la reine Kaveri. Heureusement, Kitty ne s'en souvient pas. Heureusement, sa mère est morte avant d'avoir pu lui farcir la tête d'illusions.

La reine Kaveri n'a pas fait long feu. Après, elle est devenue Kitty pour tout le monde. Kitty tout court. C'est un prénom à sa mesure.

Elle est comme ces chats qui vous regardent avec des yeux si froids que vous avez envie d'essuyer vos semelles sur leurs poils propres.

Je sais ce qu'il y a au fond de cette tourbe. Elle a finalement bien choisi sa ville : Curepipe sied bien à sa nature de fosse septique.

Dans les camphriers, les bengalis fous de pluie ont repris leur chorale. Ils ne me laissent pas en paix. Chaque fois que je commence à m'endormir, on dirait que tous les oiseaux de la terre le savent. Après ce sera les crapauds, ensuite les chiens. Une symphonie animalière, mais sans harmonie aucune. La nature est très surfaite. Protéger la nature des hommes ? Ceux qui ont les yeux ouverts savent, au contraire, que ce sont les hommes qu'il faut protéger de la nature. Mais, comme en toute chose aujourd'hui, il faut prendre à contrepied l'enseignement de nos pères.

Les deux corbeaux femelles, là-bas, récitant leur litanie de

rancunes, sont eux aussi une menace : ils représentent la vengeance des faibles.

Je me demande ce qu'elles se racontent. Des mensonges, encore des mensonges. Je devrais dormir, juste pour les emmerder quand elles viendront enfin me voir. Je pourrais faire semblant. Fermer les yeux, respirer bruyamment, et écouter ce qu'elles disent.

Après, je les ferai trembler en répétant très exactement leurs inepties.

Elles sont là. Elles me regardent. Elles ne parlent pas.

Elles ont une sorte de rire muet, à peine une ondulation de l'air que je perçois malgré mes yeux fermés. Ce rire contient une complicité nouvelle. Mais elles ne doivent pas s'unir. Elles doivent rester ennemies. J'ai besoin de les choquer l'une contre l'autre, sinon ce ne sera pas amusant du tout.

J'ouvre un œil. Elles se figent. La couleur déguerpit du visage de Kitty. Formidable pouvoir que j'ai sur elle. Elle a un geste de recul en s'apercevant que je la fixe des yeux. Une vieille de soixante-quatre ans, et toujours cet air d'enfant sur le point d'être tabassé. Je souffle entre mes dents, d'un ton chantant, viens, Kitty, Kitty, ma chatte. Elle est seule à m'entendre. Elle connaît par cœur cette mélodie-là, ma Kitty, n'est-ce pas ? L'autre ne bouge pas, ne semble rien capter, silence radio comme disent les jeunes, suspendue dans sa bulle de nullité. Elle était déjà comme ça, enfant : elle ne comprenait rien, ses yeux étaient vacants, elle me regardait et j'avais parfois l'impression qu'elle ne me voyait pas, qu'il n'y avait rien derrière ce front plat. Je suis sûr que c'est une demeurée, disais-je. Kitty la défendait, sachant que c'était une bataille perdue d'avance.



Elle est intelligente, elle a peur de toi, c'est tout, disait-elle. Et pourquoi elle aurait peur de moi ? Parce que tu es toi. Je ne lui ai rien fait. Elle sait.

(Kitty a de ces phrases sans conséquence qui n'obéissent à aucune logique.)

Sa fille a fini par trouver le courage de s'approcher du grand-père mourant. Quelle bravoure ! Je te félicite, ma fille, lui dis-je. Tu as fini par te rendre compte que je n'allais pas te mordre ?

Non, je constate que le cancer n'a toujours pas eu raison de ta méchanceté, répond-elle.

J'en perds la voix. Jamais on n'a osé me répondre ainsi. Personne n'emploie ce mot honni en face de moi. Le sang afflue à ma tête. J'entends le gémissement de Kitty, qui regrette aussitôt de lui avoir demandé de venir. Je lui décoche un regard qui aurait dû la faire fuir, mais elle reste là, imperturbable. Une demeurée, je l'ai bien dit.

Regarde-le, dit-elle, se tournant à demi vers sa mère. Tu ne vois pas combien il est pitoyable ? Tu ne vois pas que c'est une loque qui ne peut plus te nuire ?

C'est ce que tu crois, ma fille. La loque a encore des ressources.

Kitty reste en arrière, défaite.

Laisse-le, Malika, dit-elle. Je ne veux pas le faire souffrir davantage, dans son état.

La fille mâchonne sa langue, plus bovine que jamais :

Tu ne changeras pas, toi non plus. C'est bon, je m'en vais.

Kitty lui serre le bras.

Tu as accepté de venir. Tu ne peux pas te défilier maintenant.

Je suis pris d'un fou rire qui se transforme en quinte de toux. Elles sont trop grotesques, et le niveau de la pièce est tel que je m'y attendais — navrant. Je ne m'ennuierai pas.

Kitty s'est précipitée. Elle verse, mains fébriles, de l'eau dans un verre. Elle se rapproche de mon lit pour me faire boire. Ce faisant, elle marche sans s'en rendre compte dans mon crachat. Elle traînera mon infection dans toute la maison, sous ses pantoufles, comme elle a traîné les griefs de toute une vie. Ma joie en est décuplée. Je bois une gorgée et me renverse sur mon oreiller, respirant aussi fort que possible pour faire entendre le grouillement des humeurs dans mes voies respiratoires.

Merci Kitty, dis-je. Je sais que tu seras toujours là pour moi, ma fille.

Ses yeux se mouillent ! Dieu du ciel, il n'y a vraiment pas de limites à la connerie. Kitty, la petite fille qui a toujours voulu croire à l'amour de son père, ô merveille de la paternité, joie de savoir que le souvenir de l'enfant sera toujours en soi avec ses rondeurs et ses moues ! Sauf que le visage qui me surplombe en ce moment n'a plus rien de la grâce de l'enfance. C'est un visage décati, trop pâle, aux ridules visibles, aux pommettes saillantes, à la peau parcheminée. Rien à voir avec la svelte élégance et la classe naturelle qui me sont restées, malgré les années. J'ai toujours pensé que j'aurais dû vivre en d'autres temps. En attendant, je dois exercer mes pouvoirs considérables sur ces deux piètres exemplaires d'une humanité qui se décompose debout.

Papa, je voudrais tant que nous puissions nous retrouver, me souffle-t-elle, s'alliant avec moi contre sa fille.

Je le voudrais aussi, dis-je, reproduisant précisément la tonalité de sa voix. C'est pour cela que je suis venu chez toi. Elle ne comprendra pas, elle ne pardonnera pas, je le sais.

Je l'aiderai à comprendre, je te le promets, répond-elle, fondant de soulagement de me voir aussi raisonnable. Nous

pouvons profiter de tes... de ce temps qui nous est accordé pour défaire le passé.

Je suis certain qu'elle allait dire « de tes derniers jours ». Ce seront peut-être mes derniers jours. Mais défaire le passé ? Croit-elle que cela soit possible ? Mais ma pauvre fille, le passé est déjà fait, puisqu'il est mort. Il ne peut être défait, puisque les jours sont clos, les souvenirs rigidifiés, la mémoire pétrifiée dans ses formes terrifiantes. Comment peut-on croire que quoi que ce soit puisse être changé ? Ou vouloir y changer quelque chose ?

En attendant, une barrière transparente s'élève devant sa fille. Malika reste seule en ce lieu dont je suis finalement l'unique maître puisque j'en connais toutes les règles. Je suis prêt à jouer au prestidigitateur avec leurs souvenirs, à les faire apparaître et disparaître selon mes humeurs et mes caprices. Elles ne sont, elles, que de pauvres parodies ; des ébauches de quelque chose qui restera à jamais inachevé. Destructibles et friables, elles sont des poupées de chiffon contorsionnées selon mes besoins.

Oh Kitty, j'ai si mal, dis-je de cette voix geignarde et éteinte qu'ont les vieux sur leur lit de mort.

Je peux faire quelque chose ?

Peux-tu me masser les épaules ?

Bien sûr, Papa.

Tu es sûre que ça ne te dérange pas ?

Mais non, voyons, murmure-t-elle.

Je lui offre mon dos. Mes os me font vraiment souffrir. Elle s'agenouille sur le lit pour me masser. Mes yeux croisent ceux de Malika, restée près de la porte. Je lui souris. Elle se raidit. Ses yeux s'agrandissent de stupeur. Elle n'avait pas imaginé l'ampleur de ma duplicité. Mes épaules sont secouées par un nouveau spasme d'hilarité que Kitty prend pour de la douleur.

Je te fais mal ? demande-t-elle, anxieuse.

C'est mon corps qui ne supporte plus rien, plus rien du tout...

Maman, viens, sortons, je dois te parler, dit Malika.

Non, je dois d'abord m'occuper de lui, réplique Kitty.

Belle, belle coulée de mots... Cette nuit, je l'appellerai pour me masser. Cette nuit, je recevrai ses mains. Elles s'attaqueront, vertigineuses, aux nœuds de fatigue démultipliés à travers mon corps. Je lui dirai d'enlever mon pyjama et de me masser à même la peau. C'est ce qui me soulage le plus, même si ses mains n'ont plus la douceur qu'elles avaient jadis.

Je ferme les yeux et me souviens. Kitty, viens me masser les épaules, Kitty. J'enlevais ma chemise, assis devant mon bureau. Elle se mettait debout derrière moi. Je lui donnais des instructions précises. Ses petites mains hésitaient, puis se posaient sur mes épaules huilées par la chaleur de Port Louis. Elles hésitaient, puis glissaient sur les omoplates, sur la crête de l'épaule, sur le milieu du dos en appuyant, d'abord maladroitement puis avec plus de fermeté, sur les vertèbres. Je fermais les yeux et me laissais envahir par cette douceur. Si elle pouvait ne se résumer qu'à ces mains sur mon dos, je lui pardonnerais tout. Mais j'entendais aussi sa respiration, je percevais le tremblement de peur dans son corps, je voyais derrière mes yeux fermés sa face de bête prise au piège et je sentais la colère qui naissait dans mon abdomen en y répandant une chaleur dure. Mes cuisses se pétrifiaient, ma respiration devenait de plus en plus profonde et je savais que, lorsque ses mains auraient dénoué tous les nœuds et m'auraient enfin soulagé, je soulagerais, moi, ma rage d'homme sur la sangsue qui refusait de me libérer de moi-même.

*pleurer, ni oublier ni se souvenir, ni fermer la porte ni l'ouvrir  
toute grande.*

*Silencieuse et immobile, elle regarde le point final de ses  
blessures.*

*Il n'y a qu'un nom pour la violence, Père, dit-elle. C'est la  
violence.*



# Le sari vert Ananda Devi

Cette édition électronique du livre *Le sari vert*  
d'*Ananda Devi*  
a été réalisée le 08/07/2009 par les Editions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé  
d'imprimer le 29 mai 09 (ISBN : 9782070302185)  
Code Sodis : N02530 - ISBN : 9782072025303